Grillparzer : « De l'humanité, en passant par la nationalité, jusqu'à la bestialité »

Culture générale · mis à jour le 2026-11-09
Version de travail (statut : brouillon)

Plan court

Problématique. Le passage de l'humanité universelle aux appartenances particulières conduit-il forcément à l'inhumanité ? La « bestialité » terminale est-elle animale ou proprement humaine ? Et faut-il choisir entre l'humanité abstraite et les appartenances concrètes ?

- I. La pente existe : le groupe fermé fabrique l'inhumain.
  1. Une nation est une unité qui a trouvé son ennemi.
  2. On passe à la bestialité le jour où l'adversaire devient un malade.
  3. On tue d'autant mieux qu'on tue pour une idée.
- II. Mais la formule se trompe deux fois : la bestialité n'est pas animale, et la nation n'est pas l'ennemie de l'humanité.
  1. Aucune bête n'organise une battue au nom d'une idée.
  2. On n'accède pas à l'humanité en sautant par-dessus les siens.
  3. Le même peuple qui apprend à parler peut apprendre à haïr.
- III. La chute n'est pas un destin : ce qui décide, c'est la manière de fonder le lien.
  1. Une nation fondée sur le but monte ; une nation fondée sur l'origine descend.
  2. Contre la nation fermée, l'humanité abstraite ne pèse rien.
  3. Il n'y a pas de chemin ; il y a un seul lieu, l'homme, où les deux se disputent.

Introduction

Accroche. Francis Wolff rappelle que l'idéologie nazie reposait sur des connaissances prétendument exactes de l'humanité, et qu'une connaissance biaisée de l'homme « entraîne des actions dangereuses » (*Notre humanité*, 2010, cours). Le XXe siècle a vérifié la formule de Grillparzer : des hommes instruits, membres de nations modernes, ont organisé des massacres de masse. La question est de savoir si le trajet était écrit d'avance.

Analyse des termes. La formule est attribuée à Franz Grillparzer, dramaturge autrichien du XIXe siècle ; la source exacte n'est pas vérifiée, et on la traite telle qu'elle est donnée. Elle décrit un trajet descendant, en trois étapes. « Humanité » : l'universel, l'homme en tant qu'homme, et aussi la vertu d'humanité (sens 1 et 3 du dictionnaire, cours). « Nationalité » : l'appartenance à une communauté particulière, et, au siècle de Grillparzer, le nationalisme. « Bestialité » : la cruauté qu'on juge animale. « En passant par » fait de la nation une étape, donc une transition logique : le particulier serait le passage obligé entre l'universel et l'inhumain. Deux pièges : lire la formule comme un pessimisme historique qu'il suffirait de confirmer, ou prendre « bestialité » pour un fait de zoologie, alors que c'est un jugement moral que des hommes portent sur des hommes.

Problématique. Le passage de l'humanité universelle aux appartenances concrètes conduit-il forcément à l'inhumanité, comme si tout « nous » particulier préparait un « eux » à détruire ? La « bestialité » terminale est-elle un retour à l'animal, ou une production proprement humaine, qui suppose des idées, des institutions et des nations ? Et faut-il alors choisir entre une humanité abstraite et des appartenances concrètes, ou chercher ce qui, dans la manière de fonder une communauté, décide du sens de la pente ?

Annonce. Nous verrons d'abord que la pente existe : le groupe fermé fabrique l'inhumain (I). Nous montrerons ensuite que la formule se trompe deux fois, parce que la bestialité n'est pas animale et que les appartenances concrètes sont aussi la voie vers l'universel (II). Nous verrons enfin que la chute n'est pas un destin : c'est la manière de fonder le lien, sur l'origine ou sur l'avenir, qui décide du sens de la pente (III).

I. La pente existe : le groupe fermé fabrique l'inhumain

I.1 Une nation est une unité qui a trouvé son ennemi

Thèse

Les hommes ne forment une communauté qu'en se donnant un dehors ; la nation est l'unité qui a trouvé son ennemi, et c'est par là qu'elle glisse vers la cruauté.

À définir. « Nationalité » désigne ici non la citoyenneté administrative, mais l'appartenance exclusive à un groupe qui se définit contre d'autres.

Explication. L'unité d'un groupe n'est pas un simple rassemblement : c'est une énergie qui se concentre en se détournant d'un extérieur. Une équipe se soude contre l'équipe adverse ; une nation se soude contre la nation voisine. Plus le groupe est uni, plus il a besoin de quelqu'un sur qui déverser l'agressivité qu'il ne retourne plus sur lui-même. La nation est l'échelle où ce mécanisme devient meurtrier : assez grande pour mobiliser, assez fermée pour désigner.

Corroboration. Freud, *Malaise dans la civilisation*, VI, § 6 et V, § 11. La civilisation, au service de l'Eros, élargit les unités : la famille, la tribu, le peuple, la nation, vers « l'humanité même ». Mais « Il est toujours possible d'unir les uns aux autres par les liens de l'amour une plus grande masse d'hommes, à la seule condition qu'il en reste d'autres en dehors d'elle pour recevoir les coups ». Et le « narcissisme des petites différences » explique que les voisins (Espagnols et Portugais, Anglais et Écossais) se haïssent le plus. Freud fournit le mécanisme de la formule : l'humanité est le but, la nation l'unité réelle, la bestialité le prix.

Deuxième référence. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique* (1895, cours) : une société façonne ses membres par une « conscience collective » qui « vaut pour l'ensemble d'une société », et seulement pour elle. Durkheim ajoute à Freud la raison sociologique : les hommes ne vivent pas dans l'humanité mais dans des sociétés, et une société a des frontières.

Phrase choc. La nation est l'unité qui a trouvé son dehors.

Transition. Avoir un ennemi n'est pas encore la bestialité : on peut combattre un adversaire en le respectant. La chute commence quand l'adversaire cesse d'être un homme. Il y a un signe précis de ce moment. ### I.2 On passe à la bestialité le jour où l'adversaire devient un malade

Thèse

Le passage à la bestialité a un signe : l'adversaire cesse d'être un homme qui se trompe et devient un corps malade qu'on isole. On ne le combat plus, on le traite.

Explication. Tant que l'autre est un homme, on peut le réfuter, le vaincre, le convaincre. La chute commence quand on ne pèse plus l'homme mais ses signes : il n'est plus une personne, il est un symptôme ; et un symptôme ne s'écoute pas, il s'élimine. Le vocabulaire de la médecine (contagion, isolement, hygiène) est le signe que la nation fermée est passée du côté de la bestialité.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitres IV et V. En Espagne, les avant-gardes des deux camps « font la chasse, non aux hommes (elles ne pèsent pas l'homme dans sa substance), mais aux symptômes » ; « La vérité adverse leur apparaît comme une maladie épidémique », et le suspect est expédié au « lazaret d'isolement. Le cimetière. » Au chapitre V, le Naziste « respecte exclusivement qui lui ressemble ». Saint-Exupéry décrit, avant même que le mot existe, l'opération

par laquelle la nationalité devient bestialité : la biologisation de l'adversaire.

Deuxième référence. Boulle, *La Planète des singes*, I, 10 : les chasseurs singes, en costume élégant, se font photographier devant les corps des hommes abattus, comme devant un tableau de chasse. Boulle ajoute l'image : l'homme devenu gibier d'une espèce civilisée qui se croit seule raisonnable.

Phrase choc. On passe de la nation à la bestialité le jour où l'adversaire devient un contagieux.

Transition. On pourrait croire que la bestialité est une absence d'idées, une rage sans pensée. C'est le contraire : la bestialité la plus efficace est celle qui a une idée. ### I.3 On tue d'autant mieux qu'on tue pour une idée

Thèse

La bestialité la plus efficace n'est pas la rage mais la conviction : on tue le mieux au nom d'une idée, et l'idée de nation, ou de monde meilleur, en est une.

Explication. Il faut une idée assez grande pour que des hommes réels paraissent petits devant elle. La nation, l'humanité future, la justice sont de ces idées : elles autorisent à sacrifier des vivants à un but. Celui qui tue pour une idée ne se sent pas bestial ; il se sent juste. C'est ce qui le rend plus dangereux qu'un fauve.

Corroboration. Camus, *La Peste*, IV, 6 et II, 9. Tarrou raconte qu'il a milité pour un monde où l'on ne tuerait plus, et qu'il a cautionné des exécutions au nom de ce monde ; il découvre que dans ce monde-là, « c'est à qui tuera le plus ». Et Rieux répond à Rambert, qui en a assez des gens qui meurent pour une idée : « L'homme n'est pas une idée. » Camus montre la bestialité idéologique de l'intérieur, chez un homme bon, et l'abstraction y est le ressort de la mort.

Deuxième référence. Platon, *Alcibiade*, 109d-112d : les guerres naissent des désaccords sur le juste, c'est-à-dire sur ce que personne ne sait vraiment ; on se bat pour des idées qu'on croit sues. Platon ajoute l'origine : on tue pour une idée parce qu'on la prend pour un savoir.

Phrase choc. Toute idée assez grande pour tuer est déjà passée du côté de la bestialité.

Transition. La pente existe, et le corpus en décrit le mécanisme. Mais la formule de Grillparzer la décrit mal : elle appelle animale une cruauté très humaine, et elle condamne l'appartenance particulière alors qu'elle est aussi le chemin de l'universel.

II. Mais la formule se trompe deux fois : la bestialité n'est pas animale, et la nation n'est pas l'ennemie de l'humanité

II.1 Aucune bête n'organise une battue au nom d'une idée

Thèse

La « bestialité » est un mot que l'homme emploie pour ne pas se reconnaître : ce qu'elle désigne, aucune bête ne le fait.

À définir. « Bestialité » est un jugement moral, non un fait de zoologie : l'animal tue par besoin, l'homme par conviction.

Explication. Un loup tue pour manger ; il ne fait ni procès, ni camp, ni guerre d'extermination ; il n'a pas de nation. Appeler « bestial » le pire de l'homme, c'est se donner l'excuse d'un retour à l'animal, alors que ce pire exige les facultés les plus humaines : la représentation, l'organisation, la justification. La chute ne sort pas de l'humanité ; elle en est une possibilité.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitre VIII, p. 170 et 177, et XI, p. 238-245. Robinson, qui veut faire de Vendredi un bon chrétien, le frappe au nom de la Bible, et se découvre Caïn : « le premier meurtre de l'histoire humaine, le meurtre par excellence ». Il note que l'âme anglaise est « plus pitoyable à l'égard des animaux qu'à l'égard des hommes ». Et l'équipage du *Whitebird*, à la

fin, « civilisé », rapace, fouette un mousse de douze ans. Le roman montre la cruauté chez le plus civilisé, et la fait remonter au premier meurtre de l'histoire humaine, non à l'animal.

Deuxième référence. Freud, *Malaise*, V, § 8 : Freud emploie lui-même l'image de la « bête sauvage » pour l'homme ; mais la « bête » en question s'attaque à sa propre espèce, ce qu'aucun animal ne fait. Freud ajoute l'anticipation nécessaire : l'image animale est une image, et elle se retourne.

Phrase choc. Aucune bête n'organise une battue au nom d'une idée.

Transition. Si la bestialité est humaine, le premier mot de la formule est faux. Le deuxième l'est aussi : la nationalité n'est pas une chute depuis l'humanité, c'est souvent le chemin qui y mène. ### II.2 On n'accède pas à l'humanité en sautant par-dessus les siens

Thèse

L'appartenance particulière n'est pas un abaissement de l'humanité : c'est par des liens concrets, à une terre, à des gens, qu'on accède à l'universel ; l'humanité sans patrie est une abstraction.

Explication. Grillparzer place la nationalité en dessous de l'humanité, comme une chute. Mais personne n'aime l'humanité d'abord ; on aime des visages, une maison, un pays, et c'est à travers eux qu'on découvre ce qu'on partage avec tous. L'appartenance est l'école de l'universel, pas sa trahison. Un homme sans attaches n'est pas un citoyen du monde ; c'est un revenant.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitres II, III et VI. La France n'était pour lui « ni une déesse abstraite, ni un concept d'historien, mais bien une chair dont je dépendais » ; il se demande « De quels événements secrets sont donc pétries les tendresses particulières et, à travers elles, l'amour du pays ? » ; et l'ami honore en lui « simplement l'Homme » et « l'ambassadeur de croyances, de coutumes, d'amours particulières » ; « Nous sommes tous de France comme d'un arbre ». Saint-Exupéry, résistant en 1943, tient ensemble le patriotisme et le respect de l'homme, et montre que l'un mène à l'autre.

Deuxième référence. Camus, *La Peste*, IV, 2 : Rambert, le Parisien qui voulait fuir Oran, découvre qu'« il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul » et reste ; il est « d'ici » désormais. Camus ajoute que l'appartenance se conquiert par l'engagement, et qu'elle n'exclut pas : elle inclut un étranger.

Phrase choc. On n'accède pas à l'humanité en sautant par-dessus les siens.

Transition. La nation peut donc élever vers l'universel. Mais elle peut aussi corrompre : le même collectif qui transmet la langue peut transmettre la haine. Ce n'est pas une étape, c'est un lieu où tout se décide. ### II.3 Le même peuple qui apprend à parler peut apprendre à haïr

Thèse

Le collectif est ambivalent : il transmet ce qui fait consensus et il corrompt par la flatterie ; ni étape vers la bestialité, ni garant de l'humanité, il est le lieu où les deux se décident.

Explication. La nation, le peuple, le public ne sont pas des entités morales ; ce sont des milieux. Le même milieu qui enseigne la langue, les usages, la mesure, peut enseigner la haine, parce qu'il flatte et qu'il séduit. La question n'est donc pas de passer ou non par le collectif, mais de savoir ce qu'on y apprend.

Corroboration. Platon, *Alcibiade*, 111a, 132a et 135e. Alcibiade a appris à parler grec du public, « le peuple », qui est bon maître pour ce qui fait consensus. Mais Socrate craint autre chose : « Ce que je crains en effet le plus, c'est que, devenu amoureux du peuple, tu ne te gâtes » ; et il conclut : « je vois la force de la cité et je crains qu'elle ne l'emporte et sur toi et sur moi ». Platon donne du collectif la vision la plus équilibrée : il instruit et il corrompt, et la différence tient à ce qu'on lui demande.

Deuxième référence. Boulle, *La Planète des singes*, III, 4 : la civilisation des singes dure depuis dix mille ans par imitation ; la littérature, la justice, la Bourse y sont des « réflexes conditionnés »,

sans pensée. Boulle ajoute ce que devient un peuple qui n'apprend plus que par répétition : non une bête, une singerie.

Phrase choc. Le même peuple qui apprend à parler peut apprendre à haïr.

Transition. La bestialité est humaine, et la nationalité n'est pas fatale. La pente n'est donc pas un destin inscrit dans l'élargissement des identités : c'est une possibilité, et ce qui décide de sa réalisation est la manière dont une communauté se fonde.

III. La chute n'est pas un destin : ce qui décide, c'est la manière de fonder le lien

III.1 Une nation fondée sur le but monte ; une nation fondée sur l'origine descend

Thèse

Il y a deux manières de fonder un « nous » : sur ce dont on vient (le sang, la ressemblance) ou sur ce vers quoi on va (un but commun). La première descend vers la bestialité ; la seconde monte vers l'humanité.

À définir. Une communauté d'origine se définit par ce qui est donné (la naissance) et exclut ceux qui ne le partagent pas ; une communauté de but se définit par ce qui est à faire et accueille ceux qui s'y engagent.

Explication. Une communauté fondée sur l'origine n'a qu'une manière de se définir : par ceux qui n'en sont pas ; elle ne peut s'agrandir qu'en les absorbant ou en les éliminant. Une communauté fondée sur un but se définit par une direction, et tous ceux qui marchent peuvent en être. Grillparzer a raison contre la première, tort contre la seconde.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre V : « Mais quelle étrange parenté ! elle se fonde sur l'avenir, non sur le passé. Sur le but, non sur l'origine. » ; « Nous reconnaissons comme nôtres ceux mêmes qui diffèrent de nous. » Et dans le même chapitre, l'inverse : le Naziste qui ne respecte « rien que soi-même » et fonde « le robot d'une termitière ». Le texte distingue deux fondations du lien, et il les juge à leur résultat : des hommes ou des robots.

Deuxième référence. Vico, *La Science nouvelle* (1725, cours) : les hommes, poussés par la nécessité, s'organisent en sociétés, et de leurs conflits mêmes sort un ordre commun, celui des nations et des lois, qui dépasse les intérêts particuliers. Vico ajoute à Saint-Exupéry que les nations ne sont pas l'ennemi de l'humanité : elles sont la forme dans laquelle l'humanité s'est construite, par-dessus ses propres violences.

Phrase choc. Une nation est humaine tant qu'elle se définit par où elle va, bestiale dès qu'elle se définit par qui elle exclut.

Transition. Si la nation fermée est le danger, on pourrait croire que le remède est de revenir au premier terme : l'humanité. Mais l'humanité abstraite ne pèse rien contre une nation fermée. ### III.2 Contre la nation fermée, l'humanité abstraite ne pèse rien

Thèse

Le remède à la nationalité n'est pas l'amour de l'humanité en général : il est injuste, puisqu'il ne choisit pas, et impuissant, puisqu'il ne touche personne. Seule une humanité qui a des visages tient face à la pente.

Explication. On pourrait croire que le remède à la nation est le retour à l'humanité, premier terme de la formule. Mais l'amour de l'humanité en général ne protège personne : il se proclame à la radio, et pendant ce temps les gens meurent. Ce qui résiste à la pente n'est pas l'universel proclamé, c'est le lien pratiqué : des hommes qui s'organisent pour d'autres hommes qu'ils voient.

Corroboration. Camus, *La Peste*, II, 8 et II, 9. La radio du monde entier crie « Oran ! Oran ! » ;

cette solidarité des lointains n'est qu'un « langage conventionnel par lequel les hommes essaient d'exprimer ce qui les lie à l'humanité ». Ce qui tient Oran, ce sont les formations sanitaires de Tarrou, où le dévouement est aussi simple que « deux et deux font quatre », « sans grand mérite ». Camus oppose terme à terme l'humanité abstraite, impuissante, et la solidarité concrète, efficace.

Deuxième référence. Freud, *Malaise*, IV, § 4 : « un amour qui ne fait pas de choix nous semble perdre une partie de sa propre valeur en tant qu'il se montre injuste envers son objet ». Freud ajoute la raison théorique : l'universel sans choix ne vaut rien, et ne peut donc pas être le sommet d'où l'on tombe.

Phrase choc. Contre la nationalité, l'humanité abstraite ne pèse rien ; seule une humanité qui a des visages tient.

Transition. Ni la nation comme étape vers la chute, ni l'humanité abstraite comme sommet perdu : il reste à dire ce qu'est réellement le trajet de Grillparzer. Ce n'est pas un chemin, c'est un combat, et il se joue dans chaque homme. ### III.3 Il n'y a pas de chemin ; il y a un seul lieu, l'homme, où les deux se disputent

Thèse

La civilisation n'est ni un progrès vers l'humanité ni une dégradation vers la bestialité : c'est un combat sans issue garantie, qui se rejoue à chaque génération, dans chaque homme.

Explication. La formule de Grillparzer suppose une direction, une histoire qui descend. Mais si la bestialité est humaine, elle ne vient pas après l'humanité : elle lui est contemporaine, en chacun. Il n'y a donc pas de trajet, il y a une tension permanente, et la seule chose qu'on puisse dire de son issue, c'est qu'elle n'est pas écrite.

Corroboration. Freud, *Malaise*, III, § 15 et VIII, § 13. Freud refuse « le préjugé selon lequel culture équivaudrait à progrès » ; et il termine son livre sur une question : la civilisation saura-t-elle « dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction ? ». La phrase ajoutée en 1931 demande qui peut en prévoir l'issue. Camus, *La Peste*, V, 5 : le bacille « ne meurt ni ne disparaît jamais ». Les deux auteurs remplacent le trajet par un combat, et refusent de le dire gagné ou perdu.

Deuxième référence. Sophocle, *Antigone* (cours) : l'homme est *deinos*, admirable et terrible dans le même mot, et « aucune limite morale ne lui est fixée ». Sophocle ajoute, deux mille cinq cents ans avant Grillparzer, que l'humanité et la bestialité ne sont pas deux étapes mais deux faces d'un même être. Petit plus hors programme : Chaplin, *Le Dictateur* (1940), où le barbier juif et le dictateur ont le même visage.

Phrase choc. Il n'y a pas de chemin de l'humanité à la bestialité ; il y a un seul lieu, l'homme, où les deux se disputent.

Objection anticipée

On objectera que Grillparzer parle de son temps, le nationalisme du XIXe siècle, et que sa formule est une prophétie que le XXe siècle a confirmée. Réponse : c'est précisément parce qu'elle a été confirmée qu'il faut refuser d'en faire une loi. Une formule qui décrit un destin dispense de chercher ce qui, dans la manière de fonder une communauté, a rendu la chute possible ; et elle condamne avec le nationalisme les appartenances concrètes qui ont aussi été le lieu de la résistance (la *Lettre à un otage* est écrite par un patriote en 1943). Wolff (cours) dirait que c'est une connaissance biaisée de l'homme, celle qui le tient pour un loup par nature, qui prépare les actions dangereuses.

Sources : Colle Donnet (recueil, sujet 7), citation (source non vérifiée).